

Amours, délices et ordis

Quand on s'intéresse aux rapports qu'entretiennent les jeunes avec les techniques de communication, on doit constater que la recherche du partenaire amoureux en constitue l'un des enjeux majeurs. D'abord parce que toute communication entre des êtres vivants est peu ou prou, directement ou à des degrés variables de symbolisation, affaire de sexe. Ensuite parce que les jeunes sont plus brutalement confrontés à la question de la sexualité, parce qu'ils sont à l'âge où celle-ci est une découverte de fraîche date. C'est l'âge des "premières fois" étudiées par Thierry Goguel d'Allondans (2005). L'irruption de la sexualité provoque un trouble dans la construction de soi et dans le rapport à autrui : on fait l'expérience inquiétante et pourtant fascinante d'une faille de soi, d'une perte du contrôle que nous avons sur nous-mêmes. Inquiétante, l'expérience l'est parce que nous découvrons que dans cette faille, l'autre dispose d'une faculté d'agir sur nous. Mais cette découverte est aussi fascinante parce qu'elle implique par symétrie que nous agissons aussi sur la faille de l'autre. C'est une période d'expérimentation, de recherche ambivalente des limites, qui nécessite d'instaurer une relation de confiance avec l'autre, ou de trouver des recettes, des moyens d'approcher cet autre tout en se protégeant de lui. C'est à cet endroit qu'intervient l'élément technique.

Le sexe est l'un des usages de prédilection des outils multimédias, si on prend en considération les chiffres de fréquentation des sites de rencontre en ligne, et qu'on admet que les "chats" et les messageries Internet et téléphoniques, même non explicitement dédiées aux rencontres, sont largement utilisés pour les entretenir et en nouer de nouvelles. À cela s'ajoutent les chiffres de la production pornographique, qui ont explosé depuis la généralisation d'Internet.

Le phénomène n'est pas nouveau : on se souvient qu'en France, l'une des applications majeures du minitel fut le minitel rose. Toutes les fois où une nouvelle technique est inventée, les hommes s'ingénient à explorer ce qu'on peut en faire avec le sexe. On a tendance à l'oublier, mais lors de l'invention du téléphone, des voix se sont élevées pour s'inquiéter de ce que cet outil favoriserait l'intrusion de l'amant dans le foyer conjugal.

Une approche médiologique : l'exemple du SMS

Arrêtons-nous à cet exemple, qui nous fait sourire en ce qu'il fleure bon le théâtre de boulevard du début du XX^e siècle. Le téléphone est devenu pour nous un outil de communication transparent, qui n'a plus rien de sulfureux en lui-même. Est-ce à dire que les craintes des moralisateurs de l'époque étaient injustifiées ? Il faut bien admettre que les mœurs ont effectivement évolué dans le sens d'une dédramatisation de l'infidélité, qui s'est répandue en tant que conduite,

sinon banale, en tous cas rationalisée et généralement excusée. Peut-on alors envisager que le téléphone ait participé à cette évolution des mentalités ?

C'est la question qui est au principe de l'approche médiologique. La médiologie, terme introduit en France par Régis Debray (1991), étudie les formes de la transmission, et plus exactement la manière dont les vecteurs de la transmission (outils et dispositifs de communication) configurent les contenus de celle-ci, et inversement dont les contenus de la transmission, la culture du collectif qui utilise ces vecteurs, suscitent, assimilent et orientent l'innovation technique. Une autre manière de dire les choses est que la médiologie consiste à cerner les effets de nos dispositifs sur nos dispositions.

Prenons un exemple, celui du SMS. Il s'agit d'une fonctionnalité du téléphone mobile qui est aujourd'hui répandue, mais qui aurait pu être un flop commercial s'il n'avait pas fini, après plusieurs années, par trouver chez les 15-25 ans un public inattendu pour un usage également inattendu au départ.

Cette fonctionnalité est en effet objectivement limitée : elle permet d'envoyer des messages textuels, mais qui sont très courts ; les textes sont ergonomiquement plus difficiles à dactylographier que sur un clavier d'ordinateur ; et ce système de messagerie fait double emploi avec la possibilité d'envoyer à partir du même appareil plus facilement et plus rapidement un message vocal qui peut être plus long.

Mais les contraintes objectives de son utilisation sont autant de paramètres qui autorisent son détournement à des fins autres que celles qui étaient prévues au départ. Puisque le message est court, le contenu ne peut être que tranché : les demandes et les réponses sont brèves, proches de l'appel et de l'interjection. "Tu fais quoi ? Rien. Tu es libre ? J'arrive". Les émotions ne se perdent pas dans les méandres de la rhétorique. Le canal facilite donc l'expérience d'une communication apparemment spontanée, mais qui justement parce qu'elle est dépouillée, n'exclut pas l'ambiguïté, dont elle peut jouer ou s'excuser par la suite. Au lieu de simplement servir à laisser des messages en absence, le SMS a fini par être utilisé comme un moyen d'échanges en direct à coup de messages courts, sur le mode des "chats" sur Internet.

Les contraintes du message court ont également suscité un style télégraphique qui est devenu un code au sein de la classe d'âge des 15-25 ans. Le langage SMS n'est pas un simple relâchement de l'attention portée aux règles orthographiques. Il demande au contraire de l'attention, de l'inventivité, un effort pour créer volontairement des expressions fautives qui sont souvent astucieuses et visent à faire sourire. L'atteinte à l'orthographe connote le message : celui-ci invite le destinataire à participer à une conversation transgressive.

Une autre caractéristique médiologique du SMS est qu'il peut être expédié d'un lieu où il est interdit de parler (bibliothèque, église...) ou de faire des apartés (comme dans une réunion) et où il est donc impossible d'envoyer un message vocal. Et il peut être pareillement reçu dans un de ces lieux qui impose la déconnexion. De plus, le message dactylographié à l'intérieur d'un espace ergonomique restreint au corps propre (il est difficile à autrui de se pencher discrètement sur l'épaule pour lire ce qu'on écrit) assure une sphère d'intimité que ne permet pas la conversation vocale : pour une conversation privée, il faut sortir avec son portable, alors qu'on peut rester sur place sous condition de s'abstraire

momentanément de la conversation des autres et d'en être soi-même absent. L'usage du SMS révèle ainsi tout un jeu du montré et du caché qui permet à deux interlocuteurs d'avoir une conversation intime en aparté, alors même qu'ils sont parmi d'autres.

La *forme* de cette communication constitue de ce fait une partie de son *contenu* par la transgression qu'elle implique des règles du groupe. Elle est ainsi de nature à activer, par elle-même, la mécanique désirante. En effet, l'autre à qui on "page" un message prend de la valeur du seul fait qu'on sacrifie le groupe pour s'adresser à lui, créer une bulle d'intimité avec lui. Le groupe peut d'ailleurs renforcer cette valorisation en réagissant. Et celui qui reçoit un message en sachant l'autre en réunion se sent valorisé par cette attention.

On doit donc comprendre que l'utilisateur du SMS puisse être embarqué à son insu dans une expérience émotionnelle originale par cette activation subliminale de son imaginaire.

La rencontre amoureuse aujourd'hui

Essayons de donner une portée générale à cet exemple en élargissant cette approche médiologique à l'ensemble du paysage des rencontres amoureuses, tel qu'il est aujourd'hui médié par les nouvelles techniques de communication. Pour être complet, il faudrait parler, non seulement des outils eux-mêmes, mais également des récits, romans ou films qui parlent de relations amoureuses ou désirantes qui recourent à ces outils, car ces récits font partie du dispositif qui donne ses formes à la rencontre, et jusqu'aux mots pour se dire. La rencontre courtoise, romantique ou libertine, c'est aussi l'ensemble des textes qui disent comment "ça" doit se passer. Le coût, presque tout le monde peut en avoir, et les animaux aussi. C'est le chemin pour y parvenir (ou pas, d'ailleurs) qui lui donne sa valeur, et ce chemin est affaire de narration. Cependant, la littérature et la filmographie sont encore peu fournies pour le moment, concernant la rencontre médiée par l'ordinateur ou le téléphone. Pour être court, nous devons provisoirement nous en tenir aux caractéristiques médiologiques des outils eux-mêmes.

En préalable, il faut noter que notre époque semble marquée par une difficulté à effectuer les premiers pas de la rencontre avec l'autre (Goguel d'Allondans 2005, Schmoll 2005a). Les jeunes générations font l'expérience paradoxale d'un télescopage entre leur environnement et leur vécu intime : d'un côté, les mœurs sexuelles se sont libérées, au moins dans les discours et dans l'acceptation sociale des pratiques, si ce n'est entièrement dans les usages eux-mêmes ; de l'autre, les codes font défaut qui permettent à l'individu d'approcher l'autre pour négocier avec lui quelque chose qui est une expérience de vertige des corps et des sentiments, et qui présente donc toujours un danger à la mesure de ses promesses. La révolution sexuelle a affirmé la liberté du sujet dans ses choix de qui il veut rencontrer et comment, mais comme l'autre est lui-même un sujet qui s'affirme, il ne se laisse pas aisément capturer comme objet de ces choix. La distorsion entre les promesses d'une société hédoniste et les difficultés individuelles à rencontrer l'âme complice produit un vécu collectif assez répandu de privation de sexe et de tendresse, dont les romans de Houellebecq se sont bien fait l'écho.

Médiologiquement, cette situation est déjà un effet de dispositif, au sens où l'entendrait Michel Foucault. La révolution sexuelle a fait qu'on parle énormément de sexe, mais qu'on n'agit pas. C'est la distinction qu'opère Foucault entre l'*ars erotica* et la *scientia sexualis*. Loin de nous apprendre les plaisirs du corps, l'éducation sexuelle interpose le médium du discours entre le sujet, son corps et l'autre, et participe du processus général de domestication des émotions, de mise à distance du corps, d'éloignement des individus les uns des autres, qui caractérise la modernité (Elias 1939). La mise en discours de la sexualité provoque un envahissement du discours sur le sexe, une sexualisation de toutes les sphères de la vie propre aux sociétés modernes, mais qui est aussi une prédominance du régime du discours sur les pratiques. On peut même dire que le discours est devenu en lui-même une manière de pratiquer le sexe.

Le nombre de célibataires a doublé en France en trente ans. Alors qu'ils étaient 6% de la population française en 1969, ils sont près de 13% actuellement, soit environ huit millions d'hommes et de femmes, auxquels il convient d'ajouter deux millions de familles monoparentales (Lardellier 2004). On peut donc s'étonner que les personnes seules soient aussi nombreuses, à l'ère de la communication, d'Internet et du téléphone portable, et alors que les possibilités de rencontres sont objectivement favorisées par les voyages et les multiples contacts sociaux et professionnels. Mais la contradiction n'est qu'apparente : les outils de communication et de transport permettent de surmonter le problème de la distance à l'autre, mais ils entretiennent aussi cette distance, voire la provoquent, puisqu'ils la facilitent. Le célibat est devenu d'ailleurs un mode de vie en tant que tel, et non plus une position sociale marginale et provisoire. Même si la majorité des célibataires vivent le célibat plus ou moins mal, comme une situation par défaut, en attente de trouver l'âme-sœur, ils sont tout de même 30% à se déclarer heureux ainsi.

Sur ce marché de la solitude, les techniques de communication permettent de multiplier les cadres qui ont pour effet, et souvent pour finalité, de susciter et d'organiser les rencontres : forums, "chats", sites de rencontre, téléphone portable révèlent les efforts d'invention de toute une population d'êtres esseulés pour entrer en relation avec l'autre, non pas sur tous les plans (car en général ils ont des collègues au travail et des amis en dehors), mais sur ce point précis qui est la délicieuse et cependant redoutable mise en danger de soi et de l'autre par le sexe.

Les caractéristiques médiologiques de ces techniques facilitent les "premiers pas" : l'anonymat et la communication à distance permettent de parler sans risque ; la prédominance de l'écrit sur l'oral et l'absence des indices visuels de la présence, tant qu'on n'a pas branché la webcam, permettent de construire une représentation contrôlée de soi-même. Mais ces mêmes caractéristiques facilitent aussi tout un jeu de masques, de vitrines et de miroirs qui modifient les formes de la séduction et de la romance.

Les je en ligne

Les chats, les sites de rencontre, les jeux en ligne, font se rencontrer des personnes qui n'ont aucune certitude au départ sur l'identité de leurs interlocuteurs. Le "semblant" est la règle sur le Réseau. Chacun communique avec des interlocuteurs qui avancent masqués. Le fait même de communiquer sur le

Réseau implique l'acceptation de prendre l'autre pour ce qu'il paraît et non pour ce qu'il est. On pourrait contester la bienséance d'un principe social qui fonctionne sur la base d'identités définies a priori comme factices. Il faut cependant nuancer la nouveauté de ce mode d'entrée en relation : il ne fait que généraliser des pratiques qui étaient autrefois limitées à des circonstances précises, les bals masqués et les carnivals, espaces et temps de transgression qui permettaient déjà de faire des choses qu'on n'avait pas le droit de faire le reste de l'année.

En fait, l'expérience des espaces de conversation et d'échanges sur Internet met en question la pertinence même d'une distinction entre vraie et fausse identité (Schmoll 2001). L'histoire de *Julie*, rapportée par Ph. Quéau (1993), est une illustration désormais classique des jeux identitaires que permet l'anonymat. Julie se présente sur le Réseau comme une femme d'une cinquantaine d'années au grand cœur, paralysée et tapant sur son clavier avec une tige fixée sur son front. Très chaleureuse, elle se fait de nombreuses amies sur le Réseau, des amitiés qui courent sur plusieurs années d'échanges électroniques. Un jour, l'une d'elles, qui a fait de Julie sa confidente, cherche à la retrouver dans la réalité et découvre la vérité : Julie est un homme, un psychiatre venu sur le Réseau par hasard, et qui a pris l'identité d'une femme pour pouvoir échanger avec les participantes. L'image de la femme infirme n'a été construite au départ que pour éviter les rencontres dans la réalité.

Pour les participantes du forum, la méprise était totale, et n'a pourtant pas empêché qu'elles nouent pendant trois ans une relation suivie avec Julie. D'une certaine manière, leur relation avec le personnage de Julie (qui cesse du coup d'être simplement confondu avec l'homme qui endossait ce personnage) fut *réelle*. Or, ce fait, dont nous pouvons tous faire l'expérience à des degrés divers, sur Internet, mais aussi dans nos relations avec des personnes qui nous abusent ou sur lesquelles nous nous trompons nous-mêmes, illustre essentiellement que, quand nous entrons en relation avec autrui, c'est *toujours* à travers l'image qu'il nous donne de lui. Le plus couramment, c'est même avec ce personnage, ce rôle social, que nous nous contentons de dialoguer : il nous suffit, nous ne cherchons pas à atteindre sa vérité au-delà de l'apparence qu'il nous propose (ses désirs, ses attentes à lui) parce que nous nous accommodons très bien de cette image sur laquelle nous pouvons projeter nos propres représentations de ce qu'il est et nos propres attentes.

Si on se situe du point de vue du psychiatre, son identité affichée était-elle vraie ou fausse ? S'il l'a tenue pendant trois ans, c'est soit qu'elle lui permettait d'exprimer quelque chose de lui-même, soit qu'elle a fini par infiltrer son identité et la transformer. L'adoption d'identités multiples n'a pas pour seul enjeu une manipulation des autres, mais aussi une manipulation de soi : à partir du moment où nous nous prêtons au jeu des permutations entre des rôles différents, et que nous découvrons que les autres les acceptent comme tels, nous découvrons aussi le plaisir de l'ubiquité, celui de pouvoir être qui nous voulons, et non plus seulement qui nous sommes tenus d'être. Les phénomènes de cyberdépendance sont en partie liés à cette possibilité de sélectionner les regards des autres qui ne nous renvoie qu'une image positive de nous-mêmes.

La relation à l'autre peut alors rester durablement dans le virtuel, avec un contrat plus ou moins explicite entre les protagonistes, qui est de ne pas se rencontrer. Ce sont les "passions en ligne" (Schmoll 2004) qu'on observe parfois, entre des personnes qui tombent amoureuses les unes des autres sur Internet, ou

par téléphone, sans s'être jamais rencontrées physiquement. Marguerite Duras décrit dans *Le Navire Night*, une telle passion qui dure trois ans entre deux personnes au téléphone. Le médium, dans ces cas, suscite des formes passionnelles qui rompent avec le paradigme romantique du "love at first sight", le coup de foudre fondé sur l'échange des regards : la mécanique désirante est ici amorcée par les mots échangés.

On devine que les dispositifs de la rencontre ne garantissent pas l'aboutissement de celle-ci dans la simplicité biologique du rut. Bien au contraire, comme tout dispositif, ils ont aussi pour caractéristique d'inventer des circuits compliqués qui retardent et contournent la satisfaction bêtement et joyeusement mammifère de nos dispositions, au point de se justifier par eux-mêmes et parfois de rendre cette satisfaction impossible. Une de nos amies était ainsi férue des romans de la collection Arlequin, et vivait des rencontres avec les hommes – dont elle souffrait beaucoup – qui étaient des histoires de type roman Arlequin. Un genre littéraire était là l'une des pièces d'un dispositif qui organisait ses dispositions en lui fournissant le schéma de ses objets idéaux, ainsi que la marche à suivre pour les obtenir, au besoin – comme c'était paradoxalement son cas – en les perdant (Schmoll 2005a).

Toutefois, si certains se complaisent à ne vivre que des aventures virtuelles, tel n'est pas le cas de la majorité des internautes qui fréquentent sites et "chats". Madeleine Pastinelli, dans son étude ethnographique d'un espace québécois de discussion en ligne (2007), relativise la portée de la coupure réel/virtuel. La plupart des internautes cherchent à faire des rencontres directes, dans la "vraie vie". Les premiers pas dans un "chat" sont, certes, caractérisés par une phase de voyeurisme, parce qu'ils se font avec hésitation. Mais les jeux de cache-cache permis par l'anonymat sont tempérés par l'horizon d'attente des interlocuteurs, qui est de se rencontrer à un moment donné en face à face. On ne saurait donc donner une image trop éloignée de soi-même, qui risquerait de décevoir lors de cette première rencontre "in real life". Les internautes ne restent pas longtemps anonymes, ils se décrivent, s'envoient leurs photos, branchent leurs webcams. Les échanges en ligne préparent la rencontre hors ligne, dans un jeu où les mécanismes projectifs sont tempérés par la négociation et la préparation du rendez-vous physique et le souci que la rupture entre représentation et réalité qui caractérise ce moment-là n'empêche pas la relation de continuer.

La virtualisation de l'autre

Les caractéristiques du médium introduisent une interrogation ontologique sur soi et sur l'autre. Derrière l'écran, on suppose l'existence d'un autre réel. Mais au fond, le dispositif est celui d'une machine de Turing : rien ne garantit la réalité de cet autre, l'essentiel est que cela y ressemble. L'outil permet donc d'approcher l'autre, mais il nous préserve également de le rencontrer. Cet aspect est important à une époque où la rencontre avec l'autre est rendue difficile et dangereuse, par l'absence d'initiation à la sexualité, l'absence d'*ars erotica*. Les espaces virtuels permettent de jouer, c'est-à-dire de s'exercer avant de se jeter à l'eau. Mais il est vrai que si l'espace de confiance ne s'instaure pas, qui est nécessaire à une relation où on s'expose désarmé, alors il est tentant de développer les outils qui permettent de se fabriquer des autres qu'on construit à sa main (et qui de ce fait, par définition, ne sont pas vraiment autres).

Certains jeux vidéo, comme l'adaptation *Singles des Sims*, préfigurent les pratiques solipsistes auxquelles peut donner lieu la virtualisation de l'autre. Ceux qui l'ont pratiqué ou vu pratiquer savent qu'on peut rester enfermé chez soi toute une semaine à jouer sans ressentir le manque de relations sociales. On peut s'en inquiéter, mais ce qui est intéressant, c'est que cela révèle que l'autre, la société, est d'abord dans nos têtes, et que nous ne faisons que les projeter dans la réalité. De ce fait, nous pouvons aussi bien les projeter dans des espaces simulés si la simulation est assez convaincante (ou si nous avons assez envie de nous laisser convaincre). Les dispositifs de réalité virtuelle devraient permettre demain à des êtres de voir et de toucher d'autres êtres sans préjuger de la consistance de la rencontre avec un interlocuteur dont l'identité peut rester incertaine, et qui pourrait d'ailleurs n'être qu'une intelligence artificielle (Schmoll 2005c).

Le multimédia, demain, c'est aussi le cybersexe, c'est-à-dire la conjonction de ce dispositif de virtualisation de la rencontre et des évolutions technologiques prévisibles en matière de robotique et d'intelligence artificielle. L'intéressante enquête d'Élisabeth Alexandre (2005) sur l'usage des "real dolls", ces poupées en silicone hyperréalistes, annonce la possibilité de relations avec des entités artificielles qui nous obligent à repenser ce qu'est au fond l'intersubjectivité.

On peut également évoquer à cet endroit la question de la pornographie. Elle est actuellement l'objet d'un débat dans lequel on se demande si les films, photos et spectacles interactifs sur le web ne donnent pas une image faussée de la sexualité, notamment aux garçons qui en retireraient une vision dégradante de la femme et une conception erronée de ses attentes. Il faut préalablement souligner que l'opposition à la pornographie se réfère à une vision de la sexualité qui, en se pensant vraie et authentique, est en fait normative. Il n'y a pas de sexualité naturelle dans l'espèce humaine : elle est toujours affaire de dispositifs, c'est-à-dire de lieux où elle est autorisée, de techniques, d'outils, de règles et de récits qui disent comment faire et ne pas faire (Schmoll 2008).

Ce qui est intéressant, dans la pornographie en tant que dispositif, c'est la mise en spectacle du sexe. Elle n'est pas seulement une représentation de la rencontre jouée par des acteurs, et dont on peut discuter le caractère fictif, outrancier ou au contraire initiatique et pédagogique : elle est un dispositif de rencontre en tant que tel, qui permet d'un côté de la caméra à des individus d'avoir un rapport sexuel en se pensant faire autre chose (un spectacle, une prestation), éventuellement en pensant à quelqu'un d'autre que le partenaire réel, tandis que de l'autre côté de la caméra, en un autre lieu et un autre temps, le spectateur et son plaisir onaniste sont associés à l'acte par le fait que c'est pour lui qu'on l'accomplit (Schmoll 2005b). L'acteur porno HPG confesse qu'une relation amoureuse dans laquelle il s'impliquerait lui fait peur et qu'il ne saurait pas se débrouiller avec sans s'y perdre, alors que le cadre professionnel et l'œil de la caméra lui permettent de trouver la bonne distance pour ressentir le plaisir.

Le dispositif spec[tac]ulaire dans lequel la pornographie inscrit la rencontre sexuée permet ainsi de mieux comprendre certains usages de la webcam, et peut-être des blogs en tant que supports d'exposition de soi, ainsi que le développement actuel de lieux comme les bars et discothèques libertins et échangistes, où la rencontre avec l'autre sollicite le regard des tiers. Les catégories classiques du voyeurisme et de l'exhibitionnisme sont désormais insuffisantes à rendre compte de ces pratiques, car le cadre dans lequel elles

s'épanouissent semble recherché aussi pour ses effets de réassurance par le regard bienveillant d'autrui et par le groupe.

Des outils de communication "comme les autres"...

Le titre de notre propos pastiche celui d'un film déjà ancien, *Amours, délices et orgues*, titre construit à partir des trois substantifs qui en français ont la particularité d'être masculins au singulier et féminins au pluriel. Nous laisserons en suspens l'image qu'il suscite, d'un "ordinateur" dont le pluriel serait "ordinatrices", et de terminaux qui permettent à leurs opérateurs(trices) de changer de sexe quand ils sont plusieurs.

En résumé, les usages du multimédia par les jeunes pour approcher l'autre justifient-ils les inquiétudes des parents et des éducateurs ? Y a-t-il rupture ou continuité dans les modalités de la rencontre amoureuse et sexuelle de nos jours ?

Pascal Lardellier, dans son étude sur les sites de rencontre (2004), estime que le modèle romantique de la rencontre n'est pas affecté en profondeur par les usages d'Internet. Dans les annonces, les valeurs romantiques sont omniprésentes : les annonceurs sont en quête de l'âme sœur, de l'autre avec qui engager une relation durable et exclusive, la fidélité est demandée avec une récurrence insistante, les "pas sérieux s'abstenir" sont redondants dans les fiches féminines.

Il souligne pourtant les effets de l'outil de communication : les sites permettent à chacun(e) de rencontrer des centaines de personnes, potentiellement, dans le secret de son jardin électronique. *"De l'aveu des enquêt(e)s, des relations suivies sont en règle générale menées avec trois à sept correspondants en moyenne. Et c'est être pragmatique en vérité que d'avoir ainsi "plusieurs fers au feu", ou de ne "pas mettre tous ses œufs dans le même panier..." (dixit). Les raisons de cette multiplication des contacts, et de relations parallèles sont complexes : angoisse de ne pas trouver quelqu'un, frénésie des jeux de séduction "en ligne", voire "puzzle" relationnel et numérique, qui fait que l'un(e) est drôle, l'autre coquin(e), le (ou la) troisième spirituel(le), et les suivant(e)s "glamour", "exotiques", etc. Finalement, on pense avoir besoin de tous et de toutes, en se disant surtout que, les concurrents étant dans doute nombreux, les chances sont ainsi plus grandes de voir un lauréat couronné"* (pp. 143-44). Le corollaire de cette "logique libérale" qui contamine les relations amoureuses, est que *"les relations peuvent commencer, vivre puis s'arrêter sans justifications ni explications aucune puisque, après tout, on ne se connaît pas, et donc, "on ne se doit rien""* (p. 145).

"L'infidélité assistée par ordinateur" est donc une tendance émergente qui percute le modèle romantique affiché par ailleurs. Lardellier a tendance à considérer cette banalisation de l'infidélité comme marginale. Internet ne serait que le moyen permettant à une prédisposition à la frivolité de s'actualiser. Mais si cette prédisposition trouve là les moyens de se donner libre cours c'est bien que le romantisme est en crise.

Les nouvelles techniques de communication ont des effets de dispositif qui accompagnent et suscitent des changements dans la relation, en modifiant nos manières de penser l'autre et de nous penser nous-mêmes. Pour autant, chaque

nouvelle génération d'humains ne fait que réinventer de nouvelles façons de tourner autour de cette éternelle question du sexe, comme on tourne autour d'un vortex : en goûtant l'ivresse du courant tout en essayant de ne pas se laisser emporter tout entier. Certaines pratiques inquiètent les générations de leurs prédécesseurs : leurs scripts sont étranges, quelques unes sont sans doute des "conduites à risque", d'autres sont même criminelles. Le jour où le sexe et l'amour seront sans bizarrerie, sans transgression, sans danger physique pour soi et pour l'autre, sans culpabilité, sans souffrance ressentie ou infligée, qu'ils seront apaisés et respectueux... ils cesseront d'être fascinants, de nourrir des histoires de vie, et nous aurons sans doute cessé d'être humains.

Références :

- Alexandre E. (2005), *Des poupées et des hommes. Enquête sur l'amour artificiel*, Paris, La Musardine.
- Chaumier S. (2004), *L'amour fissionnel. Le nouvel art d'aimer*, Paris, Fayard.
- Debray R. (1991), *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard.
- Elias N. (1939), *Über den Prozess der Zivilisation*. Trad.fr. du tome 1 (1973), *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.
- Foucault M. (1976-1984), *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard. 1. *La volonté de savoir* (1976). 2. *L'usage des plaisirs* (1984). 3. *Le souci de soi* (1984).
- Lardellier P. (2004), *Le cœur net. Célibat et amours sur le Web*, Paris, Belin.
- Goguel d'Allondans Th. (2005), *Les sexualités initiatiques. La révolution sexuelle n'a pas eu lieu*, Paris, Belin.
- Pastinelli M. (2007), *Des souris, des hommes et des femmes au village global. Parole, pratiques identitaires et lien social dans un espace de bavardage électronique*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Schmoll P. (2001), *Les Je on-line. L'identité du sujet en question sur Internet*, *Revue des Sciences Sociales*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 28, pp. 12-19.
- Schmoll P. (2004), *Dans le sillage du Navire Night. L'obscur objet des passions en ligne*, *Revue des Sciences Sociales*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 32, pp. 66-79.
- Schmoll P. (2005a), *La rencontre amoureuse : entre permanence et mutation*, in A. Touati (dir.), *Femmes/Hommes. L'invention des possibles*, Antibes, Sciences de l'Homme et Sociétés, pp. 137-147.
- Schmoll P. (2005b), *L'organisation spectaculaire de l'intime. L'exemple de la pornographie*, *Revue des Sciences Sociales*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 33, pp. 66-77.
- Schmoll P. (2005c), *L'interrogation du réel par le virtuel*, *Revue des Sciences Sociales*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 34, pp. 132-145.
- Schmoll P. (2008), *La pornographie : de l'interdiction de montrer à l'empêchement de penser*, in Schmoll P. (dir.), *Matières à controverses*, Strasbourg, Néothèque, à paraître.

Par P. Schmoll,
Ingénieur d'études CNRS, Rédacteur en chef de la *Revue des sciences sociales*,
Université Marc Bloch.